

série d'été 8/9

Thomas R. Malthus, l'incompris

LES GRANDES PENSEURS DE L'ÉCONOMIE //

Plus de deux cents ans après, l'auteur de l'« Essai sur le principe de population » demeure un personnage controversé.

Détestable misanthrope ou défenseur passionné de la cause des plus pauvres ? Sa principale erreur fut sans doute de n'avoir pas cru au progrès.

Pascal Pogam
ppogam@lesechos.fr

Comme la vie était douce, cet été-là. Avec une poignée d'amis – dont sa future femme, Harriet Eckersall –, Thomas Robert Malthus avait entrepris, deux mois plus tôt, un long périple à travers la France et la Suisse. Presque un rite initiatique, pour ces jeunes gens de la bonne société anglaise. Ce 4 juillet 1802, la petite troupe a fait une halte dans un « charmant vallon », au bord du lac de Joux, et se gava de fraises des bois. Malthus, lui, boit les paroles de leur guide. Un paysan du cru, dont le discours impromptu résonne étonnamment aux oreilles du vicair d'Albury. L'homme déplore le « vice du pays », cette tradition locale, qui pousse les jeunes des environs à se marier toujours plus tôt, à faire toujours plus d'enfants, alors que leurs revenus leur permettent à peine de subvenir à leurs besoins... La solution ? « Ne pas se marier avant quarante ans, et de préférence avec une vieille fille ! »

Étrange rencontre, qui semble soudain confirmer les intuitions de l'essayiste, et donner corps à sa pensée. Car en cet été mémorable, « Bob » Malthus est en train de parachever son grand œuvre. A son retour de Suisse, quelques semaines plus tard, il mettra la dernière main à la deuxième édition de son « Essai sur le principe de population ». Un ouvrage traitant très précisément du sujet évoqué sur les rives du lac de Joux. Qui va faire de lui un personnage influent et célèbre. Mais aussi l'un des penseurs les plus détestés de sa génération.

Un homme doux et timide

Ce « torrent de fureur et de préjugés », pour reprendre les mots de sa biographe, Patricia James (*), cet « homme doux, raffiné et timide » n'y était absolument pas préparé. Les premières années de la vie de Thomas Malthus ressemblent à s'y méprendre à un roman de Jane Austen, qui a sans doute croisé sa route. Né le 13 février 1766 dans une famille aisée, typique de la petite gentry anglaise, le jeune Malthus a passé son enfance dans la campagne du Surrey, entouré de sept frères et sœurs. Une existence paisible et pieuse, qui n'interdit pas l'excentricité. Son père, Daniel, est présenté comme un doux illuminé. Passionné par la chasse, les lettres et l'herboristerie, cet ancien avocat voue une admiration sans limite au philosophe David Hume et à Jean-Jacques Rousseau, avec lesquels il correspondra très régulièrement. Thomas lui-même, à l'adolescence, dévoile une personnalité insoupçonnée, parvenant à faire oublier son handicap – un bec de lièvre qui gêne son élocution depuis la naissance – grâce à son humour et son origina-

lité. Au Jesus College de Cambridge, où il entre à l'âge de dix-huit ans, ses condisciples à perruques blanches se souviendront longtemps de ses longs cheveux bouclés, poudrés de rose...

A partir de 1789, Thomas Robert Malthus s'en tiendra toutefois à une tenue plus stricte. Cette année-là, le brillant élève de Cambridge décide en effet d'entrer dans les ordres, et se voit nommé diacre de Wotton, près de la résidence familiale. Changement de vie radical et lourd de conséquences... Car au cœur de cette paroisse rurale, au contact direct avec les couches les plus défavorisées de la population, Malthus découvre l'envers de cette révolution industrielle, qui commence à enrichir l'Angleterre. Mais n'empêche pas les plus pauvres des Anglais de s'enfoncer dans la misère. Confronté à cette réalité nouvelle, le révérend Malthus supporte de moins en moins les poussées de fièvre utopistes d'un père épousant plus que jamais les thèses de la « perfectibilité humaine » chères à Condorcet ou Godwin. Comme eux, Daniel Malthus veut croire au progrès universel, au partage des richesses et à l'abolition des inégalités. Des prédictions de « gentlemen désœuvrés ». A mille lieues du tableau que le curé de Wotton a chaque jour devant les yeux...

Entre le fils et son père, les disputes sont fréquentes, orageuses. L'une d'elles va inciter Malthus à prendre la plume. Une « impulsion », comme il le dira lui-même. Nous sommes en 1798. A trente-deux ans, Thomas écrit d'une traite, mais de façon anonyme, son tout premier « Essai sur le principe de population ». « Avec des remarques sur les spéculations de M. Godwin, M. Condorcet et d'autres auteurs », précise son interminable sous-titre. Le pamphlet fait très vite parler de lui. Il faut dire que la thèse qui y est défendue a de quoi marquer les esprits. Elle s'appuie sur deux lois fondamentales : la première a trait à la croissance exponentielle de la population. Si rien en l'en empêche (ni guerre, ni famine, ni épidémie), cette dernière aura tendance, selon Malthus, à se poursuivre selon une progression géométrique, au point de doubler tous les vingt-cinq ans ; la seconde règle malthusienne stipule que les moyens de subsistance ne peuvent et ne pourront jamais s'accroître au même rythme que cette population galopante.

Voilà, résumée en quelques lignes, la théorie du « doux et timide » Thomas Malthus. D'emblée, l'intéressé en tirera plusieurs conclusions, qui vont faire couler beaucoup d'encre... Dès lors que les moyens de subsistance sont limités, celui qui n'est encore qu'un polémiste anonyme ne voit en effet que deux façons d'assurer des conditions de vie décentes à tout le monde : une augmentation du taux de mortalité, quelle

A l'adolescence, grâce à son humour et à son originalité, il parvient à faire oublier son bec de lièvre.



Ses dates

● 1766 Naissance, le 13 février, dans le Surrey.

● 1798 « Essai sur le principe de population », publié à titre anonyme.

● 1803 Deuxième édition de l'« Essai », publié cette fois sous le nom de Malthus.

● 1805 Premier professeur d'économie politique

en Angleterre, au Collège de la Compagnie des Indes orientales.

● 1821 Malthus est l'un des membres fondateurs du Club d'économie politique de Londres.

● 1834 Il meurt à Bath d'une crise cardiaque, le 29 décembre, à l'âge de soixante-huit ans.

qu'en soit la raison ; ou une diminution du nombre de naissances. A une époque où la contraception n'effleure l'esprit de personne, Malthus préconise pour cela une forme de « contrainte morale », encourageant la chasteté, et conduisant à retarder le plus possible les mariages... Ce qui nous ramène à notre paysan suisse...

Mais le révérend va plus loin : car les plus pauvres ayant le plus grand mal à s'astreindre à cette « discipline », toute aide matérielle visant à améliorer leur sort ne peut, en fait, qu'aggraver la situation en les encourageant à se multiplier ! Une pierre de plus dans le jardin de son père et des utopistes, fervents partisans de la « loi sur les pauvres », dont une nouvelle version, plus généreuse que la précédente, vient justement d'être promulguée en Angleterre.

« Contrôler » les naissances

Dès la sortie du livre, le poète Samuel Coleridge s'étrangle de colère : « Je déclare solennellement qu'aucune des hérésies, sectes et factions engendrées par l'ignorance, la faiblesse et les vices des hommes n'ont déshonoré l'humanité autant que cet abominable "Essai" »... Il n'est pas le seul. Comme lui, le journaliste William Cobbett, les écrivains Robert Southey et William Hazlitt combattent pied à pied les thèses de Thomas Malthus. Les réactions seront encore plus vives après 1803 et la publication de la deuxième édition de l'« Essai ». Parce que Malthus y expose cette fois ses thèses sous son propre nom. Et surtout parce qu'il y développe encore plus la partie sur le « contrôle » des naissances, agrémentant son propos de formules choes. Comme dans ce fameux passage, qui lui sera beaucoup reproché, et sera d'ailleurs supprimé dans les éditions suivantes : « Un homme qui est né dans un monde déjà occupé, s'il ne peut obtenir de ses parents la subsistance et si la société n'a pas besoin de son travail, n'a aucun droit de réclamer la plus petite portion de nourriture, et en fait, il est de trop. Au grand banquet de la nature, il n'y a pas de couvert mis pour lui. Elle lui commande de s'en aller, et elle met elle-même promptement ses ordres à exécution, s'il ne peut recourir à la compassion de quelques-uns des convives du banquet. »

Cette parabole du banquet, la teinte globalement « mélancolique » de son propos, Thomas Malthus passera le restant de sa vie à les justifier, reconnaissant par la suite quelques « excès de langage ». Et s'attachant à montrer que la motivation profonde de son travail était bel et bien d'améliorer le sort des « classes laborieuses ». Contrairement aux thèses défendues un peu plus tôt par Adam Smith, le révérend Malthus soutient, lui, que l'accroissement des richesses d'une nation ne profite pas aux plus pauvres. « L'enrichissement du pays n'a amélioré en rien les conditions de vie des travailleurs pauvres, observe-t-il en 1800 dans une « enquête sur la cause de l'actuel prix élevé des aliments ». Ils manquent toujours des produits de première nécessité, sont de plus en plus nombreux à travailler dans des usines, et s'entassent dans des pièces insalubres. » On est loin de la violence du « banquet ». Comme le souligne Patricia James, sa biographe, il est permis de penser que « l'homme qui a rédigé ce paragraphe n'était pas totalement l'ennemi des pauvres »...

Plus de deux cents ans après, l'œuvre et la démarche de Malthus suscitent encore la controverse. Mais tout le monde s'accorde sur un point : le révérend s'est trompé. Pour au moins deux raisons : il n'a pas anticipé les formidables gains de productivité engendrés par les progrès techniques, qui ont jusqu'à présent permis de subvenir aux besoins d'une population toujours plus nombreuse – cent ans après la deuxième édition de l'« Essai », l'Angleterre comptait 38 millions d'habitants. Personne ne contestera qu'ils vivaient globalement mieux que les 12 millions de Britanniques recensés à l'époque de Malthus ; il ne pouvait pas non plus imaginer la généralisation de la contraception, qui a finalement permis de réguler le taux de natalité sans qu'il soit nécessaire de fixer l'âge du mariage à quarante ans...

Cohérent, Thomas Robert Malthus, se sera, lui, marié assez tard, à l'âge de trente-huit ans, avec sa cousine Harriet Eckersall. Celle-là même qui l'accompagnait en Suisse, sur les bords du lac de Joux. Le couple aura deux filles et un garçon. Aucun d'entre eux n'aura d'enfants.

(*) « Population Malthus ; His life and times », Patricia James, 524 pages, Routledge Ed.